Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 7 (1919)
Heft: 5

Artikel: Sépultures, dans l'église de Königsfelden, des chevaliers tombés à Sempach : les fresques de la chapelle et le costume des chevaliers
Autor: Reichlen, F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-817846

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ANNALES FRIBOURGEOISES
REVUE FRIBOURGEOISE D'HISTOIRE, D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE
PUBLIÉE
SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU CANTON DE FRIBOURG
ET DE LA SOCIÉTÉ FRIBOURGEOISE DES AMIS DES BEAUX-ARTS
Direction : F. DUCREST.
VIIme Année No 5 Septembre-Octobre 1919

SÉPULTURES, DANS L'EGLISE DE KÖNIGSFELDEN, DES CHEVALIERS TOMBÉS A SEMPACH.

LES FRESQUES DE LA CHAPELLE ET LE COSTUME DES CHEVALIERS,

par Frs REICHLEN.

Il existe une tradition sur l'arrivée à l'abbaye de Königsfelden des cadavres du duc Léopold d'Autriche et de ses compagnons, abominablement occis à Sempach, pour être inhumés dans l'église abbatiale et royale, fondation d'un membre de la famille d'Autriche. Cette tradition nous a paru assez intéressante pour que nous la donnions ici.

C'était le 11 juillet 1386. Le garde du monastère de Königsfelden avait terminé sa ronde nocturne et se disposait à rentrer dans sa cabane. La nuit était à son milieu ; la journée avait été chaude, le soleil brûlant, les mouches mauvaises. Dans la soirée, les nuages blancs qui dormaient se réveillèrent et devinrent noirs comme de l'encre ; un vent violent s'éleva et les chassa vers les collines. Ils finirent par verser des torrents de pluie et, bientôt, il n'y eut plus de ciel ni d'horizon. Dans le couvent, tout le monde goûtait de ce doux et reposant sommeil, propre à la gent monacale. Elle venait de rentrer de matines, les cierges de l'autel étaient éteints. Seule, la lampe liturgique du chœur de l'église répandait une lumière falote.

Le garde fut subitement tiré de son demi assoupissement par une rumeur étrange, par un sourd roulement qui s'approchait insen-

siblement. Bientôt, le bruit sourd frappa plus vivement ses oreilles. Il ne tarda pas à entrevoir, à la lueur des éclairs, de vagues files de chars qui se succédaient le long des murailles qui entourent le monastère. Le convoi s'arrêta subitement devant la grande porte : des coups redoublés retentirent. Les grosses barres qui la défendaient furent bravement tirées, et le convoi reprit sa marche pour s'enfoncer dans l'obscurité d'une allée, puis il fit la grande halte devant l'église. A la lumière blême des falots, on pouvait voir que cette suite de chariots transportaient dans ses hautes ridelles des gerbes de paille. La pluie, en bruissant à travers, retombait goutte à goutte, rougie. C'est que cette paille répandue cachait les cadavres de vingt sept chevaliers ramassés la veille, à la lisière du bois qui est un peu au-dessus du lac de Sempach.

Devant l'église, les conducteurs se groupèrent comme un essaim et chuchotèrent entre eux, puis ils se mirent à enlever les morts.

C'est devant la grande grille forgée du chœur que ceux-ci furent déposés. C'était un spectacle funèbre que cette rangée de chevaliers que la mort avait réunis ; il semblait qu'ils avaient encore quelque chose à se dire. La pâle lumière tombant de la lampe augmentait l'horreur de cette scène. Les religieux de St-François passèrent la nuit en leur compagnie, en psalmodiant les prières pour les morts.

Les funérailles eurent lieu avec le plus grand appareil pompeux et suivant le rite dont les chroniqueurs anciens et les romanciers nous ont laissé certaine description. Les chevaliers avaient toujours cherché la gloire et la chérissaient ; c'est pourquoi elle les suivait jusque dans leurs tombeaux, surtout lorsqu'ils avaient perdu leur vie sur un champ de bataille.

Dans le nombre des morts reposant sur les dalles froides se trouvait un des plus brillants membres de la famille d'Autriche, le duc Léopold, le troisième du nom, dit le Preux, souverain de l'Alsace, de la Souabe, de la Carinthie, du Tyrol et autres contrées... Son corps fut embaumé avec de l'ambre, du musc, du cotorat, de l'encens, du calmite et du laudanum et on dressa une chapelle ardente. « La Chapelle étoit moult belle, garnie dessuz et dessoubz et par les costez de veloux noir et es quatre croysées y avoit à chacune un escuyer avec les armes d'Autriche. Les preux compaignons furent placés aux costés dans des cercueils couverts de draperies noires et de veloux avec gouttières et franges et iceluy veloux estoient écussons moult riches. L'ensevelissement fut

faict à grand sons de cloche, merveilleux chants et nombreuses messes et grandes aumônes. Là furent les seigneurs abbés de Wettingen, de Mury, de St-Urbain en grand pontifical et les seigneurs des Allmaignes. Quant au noble duc, il fust porté en grande solennité en la crypte des siens. »

L'obituaire de l'abbaye de Königsfelden est perdu, mais on a conservé les noms des 27 chevaliers qui, avec leur chef, le duc Léopold, furent enterrés à Königsfelden après la bataille. Ce sont : le baron Frédéric de Greiffenstein, Christophe et Nicolas Götschi, Pierre d'Aarberg, Albert de Mülinen, Hartmann de Seheim, Georges Küchenmeister, Hermann et Bruno Güss, Conrad de Thiring, Henri Häll, Hilprand de Weissenbach, Franz de Castelnöf, Walther, Diebold, Wenceslas et Werner Mörsberg,[2] Frédéric de Tarant, Pierre de Schlandersberg, Guillaume d'End, Götz Müller, Henri de Schellenberg, Albert de Hohenrechberg, Ulric et Eglof d'Embs, Walther de Geroldseck, Othon le Barrilier.

A l'occasion des restaurations faites à l'église de Königsfelden vers 1880 et 1900, on fit pratiquer des fouilles là où l'inhumation des chevaliers avait dû avoir lieu. On ne récolta que quelques solides crânes, qu'on attribue au chevalier banneret Frédéric de Tarant, au capitaine Frédéric de Greiffenstein, à Albert d'Hohenrechberg. L'un ou l'autre de ces crânes est défoncé ou laisse voir une partie brisée ; on suppose que c'est la marque des coups de masse qui donnèrent la mort.

L'obituaire dont nous venons de parler nous apprend que le duc Léopold, fils du duc tombé à Sempach, fonda en 1392 un anniversaire pour le salut de l'âme de son père inhumé dans l'église de Königsfelden. Il assigna pour cela 70 florins sur des droits à Feldkirch. Par accord avec son frère, le duc Albert, une partie de cet argent, soit 20 florins, devait servir à payer les frais du service religieux ; les 50 autres florins étaient destinés

---

[1] Dans l'église de Königsfelden, il existe un cénotaphe rappelant la mémoire de Greiffenstein, l'un des plus valeureux capitaines du duc Léopold d'Autriche, et qui se signala par sa témérité à Sempach. L'inscription du monument est presque effacée. On peut encore déchiffrer la suivante : Anno Dom. MCCC.LXXXVI. NONA.DIE.IVLII Occisus est Dominus Fridericus Greiffenstainer Miles, in...

La tradition ajoute que c'est en défendant son chef, le duc Léopold, qu'il fut entouré et impitoyablement massacré.

[2] On suppose que ces Mörsberg étaient frères. Ils étaient originaires de l'Alsace. On trouve quelquefois la forme Mörsbourg.

[3] Th. de Liebenau, *Geschichte des Klosters Königsfelden*, p. 81.

à l'entretien de deux religieux, Frères mineurs, qui célébreraient journellement deux messes à l'intention du défunt enterré devant le chœur de l'église. En 1411, le duc Frédéric d'Autriche fonda aussi un anniversaire et hypothéqua à cet effet la terre d'Eigen.[1] Jusqu'à la sécularisation du monastère, vers 1524—25, les anniversaires qui éveillaient un profond et douloureux souvenir du duc Léopold et de ses infortunés compagnons se célébraient sans cesse avec une grande pompe, au dire des chroniques. L'obituaire de Königsfelden, que nous avons cité, ne satisfait pas notre curiosité ; elle en demande davantage : cette vague liste de morts aux noms plus ou moins altérés ne nous dit pas grand chose ; encore ce document est-il introuvable.

Il n'y avait cependant pas de lieu mieux à même que le monastère de Königsfelden pour nous léguer des souvenirs de la marche des détachements du duc Léopold sur Sempach, petite place que ce duc voulait châtier avant d'atteindre la ville de Lucerne. C'est dans les alentours de ce monastère que ses gens de guerre ont été rassemblés, qu'ils ont pris quelque repos avant de disparaître dans le vallon où coule la Reuss. C'est à Brougg, petite place de guerre, dans le voisinage, que ce duc passa la nuit avant de se mettre à la tête de ses colonnes. Mais les archives de Königsfelden sont muettes.

C'est en vain encore que nous parcourions la colline remplie de bois et de clairières qui ombre le petit lac de Sempach, là où la bataille émouvante a eu lieu, où la noblesse autrichienne lutta corps à corps avec les hommes des Waldstaetten. Nous ne découvrirons rien, les sapins qui cachèrent la scène dramatique ont depuis longtemps péri de vieillesse et les mousses se sont succédé, effaçant tout, couvrant tout.

Faute de mieux, nous devons nous adresser aux chroniqueurs, et, dans le nombre, nous citerons l'*histoire des Suisses*, de J. de Muller.

L'un des premiers combattants qui mordit la poussière du côté des gens de guerre du duc Léopold fut Frédéric de Brandis, homme fort et courageux, qui inspirait une certaine crainte par son énergie. Près de lui tomba Fritzhard, dit le Long, qui était très vantard de nature et se promettait de donner aux ennemis leur fait. La grande bannière d'Autriche tomba des mains dé-

---

[1] Liebenau, op. cit. p. 79.

[2] Vol. V, p. 279.

faillantes de Henri d'Escheloh et fut reçue par Ulric d'Aarbourg, qui la tint le plus élevé possible, tout en opposant une résistance acharnée aux ennemis qui s'approchaient de plus en plus nombreux et cherchaient à s'emparer de la bannière convoitée. Dominant la mêlée, suant à grosses gouttes, les yeux fulgurants, Ulric d'Aarbourg laissa tomber de ses lèvres un cri de désespoir : « Sauvez Autriche ». Il tomba comme écrasé sous les coups de masse répétés et ne se releva plus. La bannière fut prise, déchirée, mise en lambeaux.

Le duc, qui se trouvait à une petite distance, à l'orée d'une clairière, un peu plus haut, voyant le combat singulier qui se déroulait autour de sa bannière pour la sauver ou la saisir, puis remarquant ses gens les plus braves tomber les uns après les autres massacrés, tels David, sire de Junkerbourg, qui portait la bannière d'Habsbourg, Thuring de Hallwyl, Jean son oncle, les sires de Lichtenstein, les quatre frères de Mœrsbourg, Hermann d'Eschnenz et ses deux fils, Othon, margrave d'Hohberg, Othon Paris, conseiller du duc, le comte Walleran[1] de Thierstein, Pierre, comte d'Aarberg, le noble chevalier Albert de Mullinen, son ami préféré, et tant d'autres braves gens de guerre, le duc, disons-nous, piqua furieusement sa monture et fonça dans la mêlée ; il parvint à reprendre la bannière si vivement disputée ; ses lambeaux flottèrent encore un instant. Il se forma un rempart de ses gens, car le combat reprenait sa fureur. Mais les Waldstaetten, se défiant des coups de surprise, qui leur avaient coûté pas mal des leurs, serraient les ennemis avec plus de vigueur et d'ensemble. Ils parvinrent à faire une trouée au milieu de cette cohue de comtes, de barons, de seigneurs qui s'agitaient à sauver leur vie et celle de leur chef. Les soldats des pays forestiers parvinrent à s'approcher si près du duc qu'ils purent le culbuter de sa monture. Bouillant de fureur, se défendant avec acharnement, ne voulant pas mourir sans vengeance, il se battait avec une rage héroïque, malgré la lourdeur de sa longue cotte de mailles et son état d'épuisement ; sa figure était rouge de sang et son heaume troué. Un homme du canton de Schwytz lui porta un coup mortel, dont il ne tarda pas à expirer. Martin Malterer, de Fribourg-en-Brisgau, entendit un cri de douleur et le vit rendre

---

[1] Plusieurs de ces noms sont donnés par Jean de Müller sous une forme erronée, p. ex. *Eschnenz* pour *Eschenz*, *Mörsbourg* pour *Mörsberg*, Othon *Paris* pour Othon le *Barillier*, *Walleran* pour *Walrem* etc.

le dernier souffle. Immobile de douleur, Malterer laissa choir la bannière qu'il portait, puis se précipitant sur le cadavre du duc, il le couvrit de son corps pour empêcher qu'il ne soit trop meurtri et défiguré.[1] Il reçut la mort à son tour.

A la nouvelle de la mort de leur chef Léopold, ses gens de guerre abandonnèrent bientôt la lutte et cherchèrent un chemin pour reprendre leurs montures. Un nuage de poussière dans le lointain leur apprenait que leurs écuyers effrayés, disent certains chroniqueurs (d'autres écrivent stipendiés), gagnaient à la vitesse de leurs montures, un lieu moins dangereux. C'est dans la dernière phase de cette héroïque lutte que trouvèrent la mort les chevaliers d'Ems, de Truchsess, de Waldbourg, Jean d'Ochsenstein, trois membres de la famille d'Heudorf, Albert d'Hohenrechberg, les chevaliers de Monstral, Castelnot (Castelnöf), Jean de Vaumarcus, Richard de Montbéliard.

C'est sous des armes de fortune, les plus économiques, que la brillante chevalerie autrichienne succomba, malgré son équipement de mailles, de plates, de hauberts, de heaumes, où le corps entier, de la tête aux pieds, était garanti par du fer. Les détachements des contrées des Waldstaetten se servirent peut-être des mêmes armes que leurs devanciers à Morgarten. Vers la fin du XIV^me^ siècle, il y eut une transition dans l'armement en général, dans l'habillement de l'homme d'armes, qui gagna en élégance et les armes en légèreté, mais il est à croire que cette transition n'avait pas pénétré jusque dans les vallées des Alpes. Là on s'en tenait encore à la masse, soit morgenstern, garnie à l'extrémité par de solides pointes de fer, une arme qui était facile à manier et surtout très redoutable si l'on parvenait à s'approcher de l'adversaire. Aussi, les féodaux la désignaient d'arme des vilains. Un coup de masse solidement asséné brisait le crâne ou un membre, malgré le heaume et le haubert. Si les pointes de fer se courbaient, on en avait une seconde en bandouil-

---

[1] J. de Muller rapporte que la marque de sa blessure se voyait encore 380 ans après son inhumation, lorsque ses restes mortels furent transférés au monastère de St-Blaise, au grand-duché de Baden, en 1770, avec les restes des membres de la famille Habsbourg-Autriche, reposant dans la crypte de Königsfelden. Ensuite de la sécularisation du couvent de St-Blaise, les cendres du duc et celles des membres de sa famille ont été déposées dans une crypte de l'église de St-Paul, en Carinthie. Ces pauvres restes ont-ils terminé leur pélerinage sur cette terre ? Il est peu probable. Rien n'est moins sûr ; les profonds tombeaux ne sont pas mieux respectés que les monuments publics.

lère. Après la masse, on se servait de l'épieu emmanché d'une pointe de fer, de la hallebarde de toute forme et longueur. Celle-ci, adroitement maniée, était aussi très redoutable ; puis nous avons la lance, dont le bois mesurait jusqu'à 3 mètres. On avait encore en réserve, retenu à la ceinture, un couteau à la lame large, plate et effilée ; il servait surtout à blesser les chevaux, à leur couper les jarrets et au besoin à égorger le cavalier lorsqu'on parvenait à le renverser. Quant à l'uniforme de nos armées modernes, il n'existait pas. On portait le vêtement de tous les jours avec, peut-être, quelque signe distinctif. Les plus riches des combattants se contentaient d'un chapel de fer, d'un camail de peau, d'une épée, de fragment d'armure, en un mot d'objets qu'on pensait pouvoir garantir contre les coups. Un fait à noter est que nous ne voyons pas figurer à Sempach l'artillerie ni d'un côté ni de l'autre. L'historien J. de Muller écrit bien que le duc Léopold n'avait point d'artillerie ; l'on traînait seulement avec lenteur de pesantes bombardes, destinées à faire le siège de la petite ville, qui n'arrivèrent jamais à destination. Les autres chroniqueurs se taisent à ce sujet.

Mais il est temps que nous quittions la petite colline ombragée de Sempach et son petit lac tout bleu, qui furent le théâtre d'une lutte héroïque, pour retourner à notre monastère de Königsfelden, dont l'histoire est bien un coin de ce passé qui est encore mystérieux. Il nous a laissé l'église abbatiale, dépouillée il est vrai de tous ses ornements et de ses richesses, puis la petite chapelle[1] à quelques pas, qui rappelle la douce et charmante figure de la reine Agnès de Hongrie, dont elle avait fait ici son lieu de prédilection, et plus loin la demeure des hofmeisters bernois[2] qui, comme les baillis de l'ancien régime, vivaient heureux et contents avec leurs femmes et leur progéniture.

La petite chapelle est découronnée de son clocher, ce qui lui donne l'apparence d'un grenier quelconque ; elle a été restaurée, au moins extérieurement, il y a une trentaine d'années, mais d'une façon bien maladroite : la toiture est cachée par de lourds gradins de pierre ; deux œils-de-bœuf, ronds comme une roue de char, sans redents, absorbent les façades sud et nord. Heureu-

---

[1] Cet édifice n'a jamais servi de chapelle, mais de chambre de trésor ou local d'archives *(La Réd.)*.

[2] C'était avant la Réforme le couvent des Franciscains, construit à côté de celui des Sœurs de Ste Claire. Liebenau, op. cit., p. 126.

sement que la charitable nature couvre chaque année de son ombrage l'édicule et cache l'œuvre de l'architecte moderne.

Entrons dans l'intérieur du petit oratoire, qui n'a plus gardé le souvenir de la reine Agnès, venant souvent s'y agenouiller, et n'a pas retenu le murmure de ses oraisons. Il pourrait répondre à celui qui l'interrogerait qu'il a été témoin de bien des événements et que depuis qu'il ne sert plus au culte, il a été transformé en gardien des archives, des titres, des papiers, puis en chambre du Trésor, en grenier, serre, bûcher, cave et aussi en prison.

Pour visiter la petite chapelle, il faut aller quérir la compagnie du concierge, car ici tout est caché et tarifé. Le concierge ouvre une porte en fer munie d'une solide serrure ancienne et dont la clef est compliquée. On pénètre dans l'ancien édicule sans bruit, avec une sorte de pieuse émotion. C'est un bijou d'architecture gothique. Les voûtes sont divisées en deux parties, les archivoltes s'élèvent, se croisent et se réunissent avec cette légèreté, cette élégance, cette délicatesse de lignes qui caractérisent les œuvres architecturales du moyen-âge. Notre chapelle date du XIV^me^ siècle. Dans les murs, du côté de l'est, il y a deux niches, deux enfoncements dans l'épaisseur de la paroi, avec une légère voûte en demi-cercle. L'imagination populaire, avec sa simplicité naturelle y place les couchettes de la reine Agnès et de sa femme de chambre. Nous ne pensons pas que même l'ascétisme de cette reine ait choisi un local aussi malsain pour y passer ses jours. Elle était très délicate de santé, écrivent ses biographes ; c'était une fleur grêle. Ils ajoutent qu'elle ne logeait pas dans le couvent même, mais dans une maison voisine, avec cinq dames de haute noblesse qui formaient sa petite cour. Elle mourut le 11 juin 1364, âgée de 83 ans.

On prétend qu'elle vengea cruellement, de concert avec sa mère Elisabeth, le meurtre de son père Albert, en 1308. Or, cette assertion est tout simplement l'œuvre d'un faussaire. Rien ne vient prouver ce fait. Ses contemporains l'appellent « eine herzliebe und gnedige Frau ». Ce qui n'empêche que la fausse légende chemine encore.

Une curiosité de notre édicule, ce sont les peintures murales qui remplissent les parois jusqu'à la voûte. Elles représentent les 27 chevaliers qui ont été ensevelis sous les dalles de l'église voisine, les compagnons du duc Léopold. Une banderolle se déroulant sous chaque personnage nous donne son nom, puis il y a ses armes et son cimier. Ces chevaliers sont peints sur un plan et dans un style

à peu près uniforme ; le peintre n'était pas un artiste ; il a dû se servir d'un chablon pour parachever son œuvre.

Tous les personnages sont agenouillés ; ils sont dans l'attitude de la prière, les mains jointes et les yeux cherchant le ciel. Mais c'est leur costume qui est ici intéressant. Le bassinet coiffe la tête ; il a remplacé le lourd heaume qui a fait son temps. La visière est mobile ; elle est maintenue par des rivets. Elle est levée, ce qui permet de voir le profil de chaque figure. Aucun ornement ne surmonte la cime du casque, qui est pointu comme un cornet d'épicier et attaché à un camail de fer ou de peau. Des surcots à mi-manches, de différentes couleurs sombres unies ou avec des ornements, laissent voir une partie du bras défendu par une cubitière faite avec des plates et les gantelets en peau. Une cotte de mailles dont le bas se termine en dents de scie se révèle. Les jambes sont défendues par des cuissards, des genouillères, des jambières en fer plein. Les sollerets et poulaines complètent l'armure avec les grosses molettes qui ne sont pas de simples ergots, mais des molettes à six et douze pointes. Chaque chevalier porte à son côté gauche une épée qui paraît courte. Les quillons, par contre, sont assez longs et la poignée assez haute pour se servir de l'arme avec les deux mains. Nous savons que lorsque deux troupes de gens d'armes avaient chargé à la lance, il arrivait que beaucoup de chevaux étaient renversés par le choc. On reprenait la lutte à pied et l'épée jouait un grand rôle.

Un ornement qui attire la curiosité est certainement la longue tresse ou bande qui est fixée à la cime du bassinet de chaque chevalier et tombe jusqu'au bas du dos. Est-ce là un ornement de joute ou de tournoi ou un moyen de se garer des coups comme la crinière d'un dragon ? Dans tous les cas, cette bande se voit parfois dans la représentation de chevaliers, dans les vitraux, ou dans d'anciennes estampes. Dans notre petite chapelle, des oiseaux, des poissons sont peints sur la bordure du ventail du bassinet d'un certain nombre de chevaliers. On suppose que ceux-ci faisaient partie d'un ordre de chevalerie autrichien, connu sous le nom de Fisch und Falk.

Un cimier [1] avec ses ornements de têtes grimaçantes, de cornes

[1] Dans le costume militaire du moyen-âge, le cimier a une grande importance, car il permet aux combattants de se reconnaître dans la mêlée. Le cimier ne fait jamais partie intégrale du heaume ; c'est ordinairement un appareil de cuir, de bois sculpté fixé au sommet du timbre, et dont l'empattement est caché par une couronne ou tortil qui supporte elle-même des lambrequins ou un voile.

de cerfs, de bêtes fantastiques, rébus obscurs pour celui qui n'est pas initié au mystère de l'héraldique, couvre de ses lambrequins aux étoffes volantes un heaume placé au-dessus de chaque personnage. Le blason est placé en bas et cache une partie du costume.

Tout cet ensemble de fresques, dans ce lieu tranquille et fermé, sous ces archivoltes fleuries de vieilles peintures que le temps efface, au milieu de ces morts rentrés dans l'anéantissement et la paix, tout cela, disons-nous, nous reporte, pour un moment, vers ce passé qui est déjà bien loin derrière nous, mais qui nous parle comme s'il était vivant.

M. le professeur Ed. A. Gessler, de Zurich, qui a prêté son attention aux fresques de la chapelle privée de Königsfelden, a publié le résultat de ses études dans l'Indicateur des antiquités suisses, à Zurich. (Année 1914, 4me fascicule, page 325). D'excellentes gravures accompagnent le texte. Il n'hésite pas à dire que les premières peintures murales datent de la fin du XIVme siècle, soit peu de temps après la bataille de Sempach et que la date de 1534, qu'on lit sur la banderole au pied de la fresque représentant le chevalier Brun Guss, marque celle d'une restauration peu habile. Avec une certaine attention, on peut suivre le passage du pinceau du restaurateur, lequel a ajouté à certaine figure une épaisse barbe noire ; il a changé la couleur brun sombre du surcot en jaune et ajouté ou retranché certain détail du costume. Les peintures murales s'effaçant insensiblement, un troisième artiste vint en faire une copie en 1692. Il ajouta la personne du duc Léopold, qui ne figure pas dans la chapelle de la reine de Hongrie. Et, pour bien marquer son personnage, il a écrit son nom sur la banderole qui se trouve aux pieds : « Hertzog Leobodt von Osterrych erneüwert 1692 ». Cette copie remplit toute une paroi, sur fond de bois, et nous la voyons aujourd'hui dans l'église abbatiale de Königsfelden.

Le peintre n'a pas été très inspiré. Il a placé en haut le duc Léopold à la tête de la procession des chevaliers, tous agenouillés, et cherchant des yeux le ciel. Il a donné un air de famille à tous ses personnages puis, comme distinction, il a orné le visage du duc d'une lourde barbe noire. Il lui a donné une figure vieillie, alors qu'il était à peine âgé de 35 ans lorsqu'il perdit la vie à Sempach. Ses biographes nous disent qu'il portait des cheveux longs tirant

sur le roux ; le peintre de Kœnigsfelden ne s'en est point préoccupé ; il a barbouillé avec de la couleur noire. Quant au costume, il ne diffère pas de celui de ses compagnons. Le duc a la même attitude et le même vêtement militaire.

Près de là, au milieu du transept de l'église abbatiale se trouve le caveau souterrain où ont reposé dans la profonde paix religieuse, jusqu'en 1770, dix membres de l'illustre famille de Habsbourg-Autriche et de Habsbourg-Lauffenbourg-Rapperschwyl. Parmi les morts les plus célèbres, nous avons d'abord la reine Agnès de Hongrie, fille de l'empereur Albert 1er, qui épousa, en 1296, André III de Hongrie et mourut, comme nous l'avons déjà écrit, en 1364 ; le duc Léopold d'Autriche, son fils Albert, le duc Henri dit le Placide, dont le crâne était démesurément gros, son frère Léopold, la comtesse Guta d'Oettingen, fille du roi Albert, l'archiduchesse Catherine d'Autriche-Savoie, l'archiduchesse Elisabeth d'Autriche-Birnenbourg, le duc Frédéric d'Autriche, fils du roi Frédéric, la duchesse de Lorraine, fille du roi Albert, Catherine de Coucy-Soissons.

Près de la crypte, qui ne cache plus l'ombre d'un mort, s'élève un lourd mausolée en marbre noir, avec quelques ornements gothiques en forme de trèfle, en marbre blanc, qui corrigent un peu la crudité du monument. Aucune inscription ne nous apprend son érection et sa destination. Dans le voisinage, le long du mur de façade, se trouve une suite de monuments funéraires ne présentant aucun intérêt pour le visiteur. C'est surtout la période bernoise, avec sa succession d'Hofmeisters, qui a laissé des souvenirs ici avec ses lourdes dalles médiocrement sculptées couvrant la tombe de l'époux ou de l'épouse.

Une épitaphe en latin ou en vieux allemand nous dévoile les vertus civiques qui brillaient chez nos gouverneurs de l'ancien monastère de Königsfelden.